

***La Sorcière* de Marie NDiaye : figure de l'ambiguïté entre réel et surnaturel**

Maria Obiageli Nwodo

Prof. Nnenna Nwanyioma Nwosu

Alex Ekwueme Federal University, Ebonyi State

RESUME

Dans *La Sorcière* (1996), Marie NDiaye déconstruit la figure traditionnelle de la sorcière pour en faire une incarnation de l'ambiguïté narrative, sociale et identitaire. À travers le personnage de Lucie, mère solitaire et marginalisée, le roman explore les tensions entre réel et surnaturel, entre pouvoir symbolique et impuissance concrète. La narration, fondée sur une focalisation interne instable et une syntaxe sinueuse, instaure une esthétique du doute où le surnaturel surgit sans rupture stylistique ni justification rationnelle. Ce glissement vers l'irréel, proche du fantastique-merveilleux et du réalisme magique, permet à NDiaye de subvertir les normes du récit réaliste et d'interroger les mécanismes d'exclusion sociale. Lucie, sorcière médiocre et déconsidérée, est rejetée par sa famille et par la société. Ses pouvoirs limités et banalisés ne lui confèrent ni autorité ni reconnaissance. Elle devient ainsi une figure liminale, à la fois inquiétante et révélatrice, qui cristallise les contradictions contemporaines liées à la maternité, à la féminité et à la marginalité sociale. L'article propose enfin une lecture sociocritique et féministe du roman. En mobilisant le surnaturel comme stratégie poétique et politique, Marie NDiaye interroge l'héritage culturel et les rapports de domination. *La Sorcière* apparaît dès lors comme un laboratoire narratif où l'ambiguïté devient un outil critique d'appréhension du réel.

Mots-clés : Sorcellerie, Ambiguïté, Réel, Surnaturel, Marginalité, Exclusion.

ABSTRACT

In *La Sorcière*, Marie NDiaye deconstructs the traditional figure of the witch, turning her into an embodiment of narrative, social and identity ambiguity. Through the character of Lucie, a lonely and marginalised mother, the author explores the tensions between reality and the supernatural, between symbolic power and concrete powerlessness. The narrative, driven by an unstable internal

focus and sinuous syntax, establishes an aesthetic of doubt where the supernatural emerges without stylistic rupture or rational explanation. This shift towards the unreal, characteristic of magical realism, allows NDiaye to subvert the norms of realistic narrative and question the mechanisms of exclusion. Lucie, a lacklustre witch, is rejected by her family and society. Her limited and mundane powers confer neither authority nor recognition upon her. She thus becomes a liminal figure, both disturbing and revealing, who embodies contemporary contradictions related to motherhood, femininity and social class. Finally, the article offers an opening towards a postcolonial and feminist reading of the work. By mobilising the supernatural as a poetic and political strategy, NDiaye questions cultural heritage and relationships of domination. *La Sorcière* thus appears as a narrative laboratory where ambiguity becomes a critical tool for reality. It is this ambiguity that the present reflection highlights by exploiting both sociocriticism and discourse analysis.

Key words: Sorcery, Ambiguity, Real, Supernatural, Marginality, Exclusion

INTRODUCTION

Marie NDiaye est aujourd'hui reconnue comme l'une des figures majeures de la littérature française contemporaine. Andrew Asibong et Shirley Jordan soulignent à juste titre qu'elle compte parmi « les écrivains français les plus importants de notre temps » (Asibong et Jordan 8). Son œuvre se caractérise par une attention soutenue aux tensions familiales, aux identités fragmentées et aux formes d'exclusion sociale, inscrites dans une écriture volontairement instable et déroutante. Comme le note Marie-Claire Barnet, NDiaye cherche à « donner à voir son monde, le monde qui l'entoure et nous entoure » (Barnet 155).

Publié en 1996 aux Éditions de Minuit, *La Sorcière* s'inscrit dans cette poétique de l'ambivalence. Le roman oscille constamment entre réel et imaginaire, entre quotidien banal et irruptions du surnaturel, sans jamais stabiliser l'un au détriment de l'autre. Shirley Jordan qualifie l'œuvre de NDiaye d'« insaisissable, indécidable, fantomique », fondée sur un jeu subtil entre le réel et l'onirique (Jordan 65). Le récit met en scène Lucie, mère de deux jumelles, héritière d'un pouvoir divinatoire transmis de génération en génération. Si elle initie ses filles à cette aptitude surnaturelle, elle se révèle incapable d'en maîtriser pleinement les effets. Loin de l'archétype de la sorcière toute-puissante, Lucie apparaît comme une figure fragile, souvent dépassée par les événements de sa propre existence. Rejetée par sa famille, abandonnée par son époux, surpassée par ses filles, elle incarne une marginalité profonde.

Nous faisons l'hypothèse que cette figure de la sorcière « ratée » fonctionne comme une métaphore de l'exclusion sociale et familiale, révélée par une écriture qui brouille les repères narratifs et identitaires. À travers une analyse sociocritique, stylistique et symbolique, il s'agira de

montrer comment *La Sorcière* construit une figure liminale où l'ambiguïté entre réel et surnaturel devient un principe structurant du discours romanesque.

Le Fantastique Merveilleux

Dans *La sorcière* de Marie Ndiaye, on constate une forte coexistence du naturel et du surnaturel. Pourtant, la forte présence du surnaturel ne situe pourtant pas ce récit dans le merveilleux, puisque les événements se déroulent dans des lieux connus en France, par exemple : Poitiers, Châteauroux, Paris, etc. De plus, les personnages du roman sont des êtres humains qui ont des noms et qui vivent avec leurs familles. Comme le souligne Mercier, le roman conserve un cadre de référence réaliste (Mercier 177). Depuis très longtemps, la sorcière existe en tant que personnage historique ou fictif. Ce personnage suscite des peurs et des superstitions. Or, la sorcière pourrait être classée au même rang que le diable « expression du Mal et de l'absurde » (Brion 74). Évidemment, on ne peut désapprouver la présence de surnaturel dans ce roman, néanmoins, c'est banalisé. Puis, d'une manière ou d'une autre le surnaturel accorde l'attention à l'inexplicable. Ainsi, il refuse la causalité et les normes, mettent l'accent sur la présence du mystère sans décrypter les signes en laissant au lecteur le soin de trouver une interprétation.

Selon Todorov, le fantastique-merveilleux se caractérise par l'acceptation finale du surnaturel (Todorov 57). Il ressort de cette remarque que l'élément distinctif reconnaissable du fantastique-merveilleux est qu'il fait vivre le surnaturel. Étrangement, dans *La Sorcière* de Marie NDiaye, les éléments surnaturels sont acceptés comme des faits normaux. Puis, on comprend aisément qu'il y a deux facteurs déterminants du phénomène fantastique, notamment : la cause naturelle et celle surnaturelle. Cela, parce que le fantastique, c'est l'hésitation éprouvée par un être qui ne connaît que les lois naturelles, face à un événement en apparence surnaturel (Todorov 29). Étonnamment, ces événements extraordinaires et étranges ont été banalisés, comme s'il s'agissait d'une chose habituelle. À l'instar de Lucie et ses filles qui versent des larmes de sangs, un signe qui annonce ses visions. Lucie l'affirme : « Deux grosses larmes de sang tremblaient au bord de mes paupières. –Tiens, tu as vu quelque chose, dit Isabelle, les remarquant. Qu'est-ce que c'était ? » (Ndiaye 26). On comprend que c'est bien normal pour Isabelle de lui poser ces types des questions puisqu'elle comprend ce que ces larmes de sang signifient.

Quant à ses filles, Lucie l'a initié, elle l'affirme : « Quand mes filles eurent atteint l'âge de douze ans, je les initiai aux mystérieux pouvoirs » (Ndiaye 9). Et puis, il se trouve que :

Après onze mois, les premières larmes de sang coulèrent sur leurs joues le même jour...Maud et Lise avaient acquis à leur tour la capacité de voir dans le futur et dans le passé (Ndiaye 12).

Comme ce don se transmet de génération en génération, Lucie a été initiée par sa mère, qui est plus puissante qu'elle. Elle l'atteste : « Maman est une grande sorcière » (Ndiaye 174). Et puis,

«sa propre puissance, d'une incomparable intensité » (NDiaye 14). À l'une des occasions où elle éprouve l'écoulement de larmes de sang, Lucie avoue que :

Le sang qui coulait alors de mes yeux était pâle mêlé d'eau car ce n'était qu'une modeste projection un à-côté de la destination réelle du pouvoir qui s'occupait de la passée et de l'avenir (NDiaye 32).

Cela implique une manifestation d'anomalie, puisqu'il est évident qu'un phénomène tend à paraître étrange lorsqu'il représente une anomalie face à un ensemble de valeurs et de codes culturels. De cette manière, le surnaturel s'entremêle toujours avec le naturel. En outre, les filles de Lucie se métamorphosent plusieurs fois en corneilles. Lucie l'affirme ainsi :

Mes yeux se fermèrent, je somnolai quelques minutes. Lorsque je me réveillai, mes filles n'étaient plus là. Je parcourus le wagon, puis le train, et, soucieuse, je revenais à ma place quand deux gros oiseaux vinrent frôler la vitre du compartiment. Ils s'éloignèrent, disparurent à ma vue. Puis, ils revinrent, dans un piqué, joyeux, frotter leur aile au carreau, et je leur souris, soulagée (NDiaye 111).

De la même manière, la mère de Lucie finit par transformer son ancien époux en escargot, étant donné qu'elle est si douée. Robert le nouveau compagnon de mère de Lucie parle ainsi à Lucie :

Ta mère affirme que cette bestiole est ton père... elle rentrée dimanche avec l'escargot dans son sac. Elle ne pouvait pas prendre de congé en ce moment, alors elle m'a demandé de t'apporter l'escargot ici ... et de te dire : C'est ton père (NDiaye 173).

On comprend aisément que cet aspect de surnaturelle, bien qu'il tienne à l'étrange c'est bien accepté comme un fait normal dans ce récit.

Lucie : Une Sorcière Ordinaire

Lucie, le personnage principal du roman, est décrite comme une sorcière sans talent, une femme banale, vivant dans une maison de lotissement en province. Bien qu'elle soit censée posséder un don de divination transmis de mère en fille, ses pouvoirs sont limités, flous, et souvent inefficaces. Elle ne voit pas l'avenir, mais seulement des fragments du présent, comme elle l'atteste : vaguement troublée d'avoir vu bouger, me semblait-il, les lèvres de Pierrot : à qui pouvait-il être en train de parler dans sa voiture (NDiaye 32). Contrairement à sa mère, dont le génie est absolu, et à ses filles, qui possèdent des dons exceptionnels, Lucie peine à exercer ses pouvoirs. Elle est à la fois initiée et dépassée, dotée d'un pouvoir qui semble dérisoire. Elle se plaint : « j'éprouvais mes malheureux pouvoirs de sorcière un peu ratée » (NDiaye 38). En plus, Lucie l'avoue : « c'est un pouvoir ridicule que je possédais, puisqu'il ne me permettait de voir que l'insignifiant... je n'apercevais que des détails sans importance » (NDiaye 13). En fait, son statut de sorcière est marqué par l'échec, la frustration et le sentiment d'infériorité. Elle doute de ses capacités, et ne parvient pas à accomplir des actes magiques significatifs. C'est pourquoi elle est troublée, même avec le dit don de divination, elle n'arrive pas à tirer de ses affaires,

particulièrement, son désir de réconcilier ses parents, de trouver un boulot, même de récupérer son argent de Pierrot, son époux qui l'a quitté et aussi, pour retrouver ses filles disparues. Elle nous renseigne :

Mais je pensais à mes corneilles invisibles, disparues, confondues avec toujours les corneilles qui traversaient le ciel de leur vol déplaisant, ... Je baissai le menton pour qu'Isabelle ne me vit pas au bord des larmes (NDiaye 158).

Cette faiblesse crée un profond malais chez elle en voyant que ses filles, même sa mère la dépasse eu égard de la puissance. Lucie se plaint ainsi : « Comme j'étais impressionnée par leur talent, déjà tellement supérieur au mien » (NDiaye 102). Dans cette perspective, Mercier l'affirme : celui de sa mère ou de ses filles capables des plus grands prodiges (Mercier 189).

De cette manière, Marie NDiaye tente de déconstruire l'image traditionnelle de la sorcière à travers Lucie, en lui retirant toute forme de puissance spectaculaire. En effet, c'est une clairvoyance triviale, presque inutile. Dans cette perspective, on comprend aisément que la banalisation du pouvoir magique inscrit *La Sorcière* dans une quotidienneté désenchantée, loin des figures mythiques ou fantastiques.

Par ailleurs, le statut de sorcière de Lucie semble davantage construit par le regard des autres que par des faits tangibles. Les habitants du village, sa propre famille, et même ses filles projettent sur elle une altérité inquiétante. Lucie veut simplement qu'elles possèdent ce don de divination. Comme elle le souligne : « Quand mes filles eurent atteint l'âge de douze ans, je les initiai aux mystérieux pouvoirs » (NDiaye 9). Malheureusement, elles sont des sorcières brillantes. Certes, elles la dépassent largement. Cette inversion des rôles où les enfants surpassent la mère, accentue son sentiment d'incompétence et de dévalorisation. Le surnaturel devient alors une étiquette sociale, un stigmate. Ce contraste entre l'imaginaire associé à la sorcellerie et la réalité triviale du personnage accentue le décalage entre l'image et le vécu. Le surnaturel est ici un effet de discours, une construction collective qui marginalise Lucie sans lui conférer de véritable pouvoir.

Focalisation Interne et Perception Trouble : le Surnaturel Comme Effet Psychologique

Selon Freud, l'animisme, la magie et la sorcellerie, la toute-puissance de la pensée, la relation à la mort, la répétition non intentionnelle, etc., sont des facteurs qui transforment l'angoissant en inquiétant (Freud 248). On peut d'ailleurs remarquer que tous ces facteurs évoqués sont des situations connues dans la vie normale qu'on ne peut contrôler et qui demeurent toujours insaisissables. Il faut souligner que ces facteurs font vivre l'inquiétante étrangeté. La narration à la première personne installe ce dernier « facilite ainsi l'acceptation de l'incongru » (Freud 186). Chez NDiaye, cette antinomie devient un outil pour explorer la subjectivité troublée de Lucie, dont la perception du monde est instable, fragmentée, et parfois délirante.

D'ailleurs, l'écriture de Marie NDiaye dans *La Sorcière* se caractérise par une syntaxe complexe, souvent sinueuse, qui reflète l'instabilité mentale de la narratrice et installe un climat de doute. Les phrases longues, parfois labyrinthiques, traduisent une pensée en mouvement, hésitante, fragmentée. Ce style participe d'une esthétique du trouble, où le lecteur est constamment invité à remettre en question la réalité des faits. Par exemple : Les corneilles, qui apparaissent dans le roman, symbolisent la liberté et la transformation. Lucie, pourtant sorcière, ne parvient pas à se métamorphoser ni à s'élever comme ces oiseaux. Elle reste clouée au sol, prisonnière de son quotidien et de ses limites. Comme le souligne Andrée Mercier :

L'effritement du réel ne dépend pas principalement des éléments attestés de merveilleux ni de la problématisation du surnaturel par le fantastique mais d'un invraisemblable qui prend sa source dans la narration même du banal et du quotidien (Mercier 177-176).

Ainsi, l'écriture devient ainsi le lieu même de la déréalisation.

La Sorcière Comme Marginale: Rejet Familial et Solitude

Lucie, en tant que sorcière dans le roman n'est ni tout à fait monstrueuse ni salvatrice. Elle incarne une ambivalence féminine qui déstabilise les représentations classiques. Lucie n'est pas une « bonne » mère ni une figure de puissance féminine affirmée. Elle est médiocre, inefficace, mais elle détient un savoir ancestral et une sensibilité à l'invisible. Ses filles, Maud et Lise, se métamorphosent en corneilles et s'envolent, rompant définitivement le lien maternel. Lucie est tellement troublée par leur attitude envers elle jusque à ce qu'elle commence à se poser ces questions :

Ils fixèrent d'un œil froid, malin - qui était-je pour ces corneilles ? Qui était-je encore pour mes filles, certes tendre envers moi, mais déjà sorcières si accomplies qu'elles ne pouvaient certainement s'empêcher de ressentir, envers leur mère peu douée, une sorte d'indifférence condescendante ? (NDiaye 111).

Cette scène, à la fois poétique et violente, illustre la menace que représente la sorcière pour l'ordre familial, mais aussi la révélation d'une autre forme de liberté féminine. Lucie est à la fois celle qui transmet et celle qui est dépassée, révélant ainsi les tensions entre héritage et émancipation. On comprend aisément que l'initiation de ses jumelles a bien accéléré leur indépendance. « Je songeais qu'en initiant Maud et Lise je n'avais fait que précipiter le moment où elles se seraient détachées de moi, fortes de leur volonté de puissance » (NDiaye 111).

Évidemment, Maud et Lise, et tout comme la plupart des enfants n'ont pas encore appris qu'il faut faire des compromis pour arriver à bien s'entendre. Les enfants argumentent parfois pour se sentir indépendants. Malheureusement, ils privilégient leur indépendance même lorsque cela n'est pas

sain pour eux. Ils ont tendance à oublier si facilement les sacrifices consentis par leurs parents, de fait qu'ils se comportent parfois d'une manière stupide et égoïste. Voilà pourquoi Lucie s'inquiète en suppliant ses filles :

Je me surpris à supplier muettement mes filles de ne pas m'abandonner, mais leur regard fixe, vague, morose, me montrait bien qu'elles étaient parties déjà là où, avec les maigres ressources de mon talent laborieux, je n'aurais jamais accès (NDiaye 135).

Lucie, la narratrice et protagoniste, incarne une figure de la marginalité à plusieurs niveaux. Bien qu'elle appartienne à une lignée de sorcières, elle est rejetée par ses filles, surpassée par leur talent, et en fin, elles l'ont quitté :

Maud et Lise s'écartèrent puis, poussant le sol de leurs bottes, d'un même élan s'envolèrent. Je les vis s'élever lentement dans le ciel de Poitiers, monter bien au-dessus des toits les plus hauts, d'un vol un peu maigre et sec de rapace à l'affût. Un nuage les engloutit, mon regard les perdit pour toujours. Car, parmi tous les oiseaux semblables, jamais je ne saurais reconnaître mes oiseaux, me dis-je, les joues couvertes de larmes. (NDiaye 136).

Ensuite, Pierrot, son époux l'a abandonnée. Lucie affirme que : « Pierrot ne rentra pas... ce que je discernai alors me fit aussitôt comprendre que je ne reverrai certes Pierrot le lendemain, ni peut être de sitôt » (NDiaye 57). En fait, son époux, Pierrot la méprise et finit par la fuir. Malheureusement, elle ne trouve pas les ressources pour se défendre ou s'affirmer. Lucie est souvent passive, spectatrice de sa propre vie. Elle ne s'impose ni dans son foyer ni dans sa communauté. Cette posture accentue son image de sorcière maladroite, incapable d'agir avec puissance ou conviction. Ce rejet familial s'accompagne d'une profonde solitude existentielle et que son environnement reflète. Le cadre pavillonnaire banal accentue cette exclusion : Lucie vit dans un sous-sol, elle est toujours en pantoufles, pratiquant une magie domestique inefficace, ce qui la rend presque invisible dans la société. Cette marginalité est aussi sociale : Lucie perd ses ressources, finit en prison puisqu'on l'accuse et l'arrête de se prétendre frauduleusement sorcière « Je suis accusée d'escroquerie ! Je suis accusée précisément, de ne pas être une véritable sorcière » (NDiaye 181). De plus, elle ne parvient jamais à réintégrer les cercles familiaux, ses jumelles, son époux, son père, même aussi sa mère.

Par ailleurs, il se trouve que la sorcellerie est nuisible à la vie conjugale. Comme le note Andrée Mercier : « les pouvoirs des sorcières suscitent le dégoût ou le désintérêt » (Mercier 190). C'est la raison pour laquelle la mère de Lucie prend garde de rien manifester eu égard de son don/pouvoir pendant 25 ans qu'elle est avec son ancien époux. Lucie nous le renseigne :

Elle ne faisait de prodiges qu'en secret...Mais, un soir, mon père l'avait surprise, bien malgré lui. Rentrant plus tôt que d'habitude, il avait aperçu le bout d'une queue de serpent... C'est elle ma mère qui sachant seulement qu'il avait vu ce qu'il n'aurait pas dû voir, avait senti au fil des jours son affection pour lui se muer en frénésie d'anéantissement (NDiaye 128-129).

De cette manière, la mère de Lucie finit par rompre de son époux, voire de sa maison conjugale, sentant monter en elle une énergie violente qu'elle craignait de ne pouvoir contrôler. « Elle lui aurait fait un mal irrémédiable. Cette volonté de le châtier, de l'estourbir, de le détruire, elle la sentait s'installer en elle, sans espoir d'apaisement » (NDiaye 129).

En ce qui concerne Pierrot, il avoue à sa mère que : « l'existence tranquille que vous avez menée tous les quatre, il en a eu le dégoût » (NDiaye 116). Ce dégoût envers sa famille est si fort qu'il ne supporte pas qu'on évoque le nom de ses filles. Ce n'est plus étonnant que Pierrot parle ainsi au sujet de ses filles : « Alors, tes filles ? Maud et Lise ? Avançai-je. La pâle et grasse figure de Pierrot se crispa de dégoût ...Ces saleté de petites sorcières! (Sic) siffla-t-il en me lançant un coup d'œil haineux » (NDiaye 149). Pour Robert, le nouveau compagnon de mère de Lucie n'était pas une exception. Il a exprimé sa déception lorsqu'il a remarqué que la mère de Lucie était également impliquée dans la sorcellerie. Il souligne que :

Je déteste toutes ces sornettes ! Ma première femme, Josiane, allait consulter une voyante chaque mois, je ne lis même pas mon horoscope, je hais ces bêtises. Josiane y était pourtant bien accrochée. Et voilà que ta mère... » (NDiaye 174).

Évidemment, Robert comme tous les hommes dans ce récit se sent le dégoût comme les autres envers ces femmes qui ont à faire avec la sorcellerie. Robert pense avoir trouvé le paradis dans son nouvel amour, la mère de Lucie, malheureusement, elle est une grande sorcière très redoutable.

Pourtant, non seulement ces dons apportent-ils peu à celles qui les possèdent, mais ils semblent plutôt nuisibles à la vie conjugale : Pierrot, le mari de Lucie éprouve un dégoût ostensible à l'égard des pouvoirs de sa femme, Lucie et ses jumelles filles, et la mère de Lucie avait quitté son mari, sentant monter en elle une énergie violente qu'elle craignait de ne pouvoir contrôler. De cette façon, la sorcière devient ainsi une figure de l'exclusion, à la fois dans l'intimité familiale et dans l'espace public.

D'ailleurs, il est à noter que le recours au surnaturel dans *La Sorcière* ne relève pas du merveilleux pur, mais d'un fantastique-merveilleux qui permet de subvertir les normes sociales et esthétiques. Lucie verse des larmes de sang, sa mère transforme son ex-mari en escargot, ses filles s'envolent, autant d'événements qui ne sont jamais contestés ni expliqués. Ce surnaturel assumé permet à NDiaye de dénoncer les normes sociales oppressives, notamment celles liées à la maternité, à la féminité et à la classe sociale.

CONCLUSION

À travers *La Sorcière*, Marie NDiaye propose une figure profondément ambivalente, située à la croisée du réel et du surnaturel. Lucie, sorcière ordinaire et impuissante, incarne une marginalité où le pouvoir magique se révèle dérisoire face aux mécanismes d'exclusion sociale et familiale. Loin des archétypes traditionnels, la sorcière devient une figure de l'échec, de la solitude et de l'invisibilité.

Le roman érige l'ambiguïté en principe poétique et politique. Par une écriture sinueuse et une focalisation instable, NDiaye brouille les frontières du réel et interroge les normes sociales liées à la maternité, à la féminité et à la domination. Le surnaturel, loin d'être un simple effet esthétique, devient un outil critique d'analyse du réel.

OEUVRES CITÉES

- Asibong, Andrew, et Jordan, Shirley, *Marie NDiaye : L'étrangeté à l'œuvre*, Presses Université du Septentrion, 2009.
- Barnet, Marie-Claire. "Introduction" *Marie NDiaye : L'étrangeté à l'œuvre*, modifié par Asibong et Shirley Jordan, Presses Université du Septentrion, 2009, pp. 7-18.
- Andrée, Mercier, " *La Sorcière* de Marie NDiaye : du réalisme magique au banal invraisemblable " *www.revue-analyses.org*, vol. 4, n° 2, printemps-été, 2009.
- Brion, Marcel, *Arta fantastică*. Traduit par Modest Morariu, Édition Méridienne, Bucuresti, Col. Biblioteca de artă, 1970.
- Freud, Sigmund, *L'inquiétude étrangeté et autres essais*. Traduit par Marie Bonaparte et E. Marty, Éditions Gallimard, 1985.
- Mercier, Andrée. "La Sorcière de Marie NDiaye : du réalisme magique au banal invraisemblable." *Revue Analyses*, vol. 4, no. 2, 2009, pp. 173–193, www.revue-analyses.org.
- NDiaye, Marie. *La Sorcière*. Les Éditions de Minuit, 1996.
- Scheel, Charles W. *Réalisme magique et réalisme merveilleux : des théories aux pratiques*. L'Harmattan, 2005.
- Todorov, Tzvetan. *Introduction à la littérature fantastique*. Éditions du Seuil, 1970.